Ami du Clergé du 20 juillet 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de la Portioncule. — La Portioncule dans la vie de S. François, 433.
Panégyrique de S. Jean-Marie Vianney. — Le guérisseur des maux corporels et spirituels, 436.
Pour la fête patronale de S. Laurent. — Recourir à sa puissante intercession, 439.
A l'école des Saints. — XXXV. S. Apollinaire : la mort, 441. — XXXVI. S. Dominique : la parole de Dieu, 444.
Varia. — *Pour la bénédiction d'une chaire :* La puissance de la parole divine, 446.

POUR LA FÊTE DE LA PORTIONCULE

LA PORTIONCULE DANS LA VIE DE S. FRANÇOIS

Mes frères,

Dans la plaine que regarde Assise, s'élevait une petite chapelle très ancienne. On l'appelait indifféremment dans le peuple : *Notre-Dame des Anges* ou *la Portioncule : Notre-Dame des Anges,* à cause d'une Assomption environnée d'anges qu'on y vénérait ; *la Portioncule,* ou petit lot de terre, à cause du lopin de terre qui l'entourait et qui était la propriété des Bénédictins du Mont Subasio. La tradition voulait que cette chapelle remontât au ɪvᵉ siècle et fût l'œuvre de quatre ermites, retour de Terre Sainte, qui l'avaient élevée pour abriter une relique du tombeau de la Vierge.

A l'époque qui allait voir apparaître S. François, après plus de sept cents ans d'existence, elle était complètement délabrée. La colonie bénédictine qui vivait à son ombre avait regagné l'abbaye du Mont Subasio. Seul, quelque passant s'arrêtait parfois sur le seuil de sa porte cintrée pour saluer la Madone ou lui confier un désir.

La légende raconte que dame Pica, l'épouse de Pierre de Bernardone, celle qui allait devenir la mère du grand patriarche d'Assise, fut du nombre des pèlerins de la chapelle abandonnée. Sa piété fut même récompensée d'une bien grande consolation pour une future mère. Elle y reçut un jour l'assurance qu'un enfant qu'elle mettrait au monde restaurerait le sanctuaire tombant en ruines [1].

Ce pressentiment maternel prophétique serait magnifiquement comblé. La réalité le dépasserait même. L'aîné de donna Pica restaurerait en effet à la truelle et au marteau Notre-Dame des Anges, mais surtout la Portioncule deviendrait l'église-mère de sa grande œuvre séraphique et l'un des trônes de la miséricorde de Marie pour l'humanité.

Là va se réaliser ce doux échange dont parle le texte de l'Ecriture que l'Eglise applique à Marie : « *Ego diligentes me diligo.* J'affectionne particulièrement ceux qui m'aiment. » (Prov., ᴠɪɪɪ, 17). A cause de son amour pour Marie, François va faire de la Portioncule le palladium de ses fondations, et, en retour, Marie la miséricordieuse le constituera le palladium de sa prière en faveur des âmes.

L'amour confiant de François pour Marie, le retour plus libéral encore d'amour de Marie pour François, double histoire qu'il faut raconter pour aviver notre tendre dévotion à la Vierge, notre Mère.

I

Dès que le fils de Pierre de Bernardone eut entendu l'appel du crucifix de Saint-Damien, l'appel à la réparation du monde par la pauvreté, pour une vie de plus intime union avec Dieu par l'amour, une étrange attirance l'entraîna vers cette chapelle où sa mère avait prié.

Un jour qu'il errait, comme une âme en peine, autour du sanctuaire délabré, un passant s'était enhardi à lui demander la cause de ses larmes. « Je pleure sur les souffrances de mon Seigneur Jésus-Christ, avait répondu S. François, et je n'aurais point honte d'aller par le monde entier et de montrer les larmes que je répands ainsi [1]. »

Cette attirance fut telle qu'après la conversion définitive de François, la Portioncule devint le pôle de toute son activité. Aucun de ses historiens ne l'a noté de façon aussi synthétique que S. Bonaventure : « Ce lieu, écrit-il, fut aimé par le saint plus que tous les autres lieux de ce monde ; là il commença humblement ; là il progressa vertueusement ; là il finit bienheureusement... ; à sa mort, il le recommanda aux frères, comme très cher à la Vierge [2]. »

Il commença humblement... comme maçon improvisé et bénévole. Prenant à la lettre la parole entendue dans l'église Saint-Damien : « Va, François, et reconstruis ma maison, car elle est proche de s'écrouler, » le converti s'était fait d'abord bâtisseur, ou du moins entrepreneur de réparations d'églises. Après Saint-Damien, il répara Sainte-Marie des Anges, comme sa mère en avait reçu un jour l'annonce prophétique.

Mais la restauration que Dieu attendait de lui, c'était la restauration de cette Eglise spirituelle et vivante dont parle la liturgie de la Dédicace des églises, les âmes : « *Deus, qui de vivis et electis lapidibus æternum majestati tuæ præparas habitaculum.* » Dans son humilité, il ne le soupçonnait pas encore. Il allait en avoir le sentiment surnaturel très net, sentiment qu'il regarderait toujours comme une vraie révélation divine, celle qui allait décider de sa vocation, dans sa chère chapelle de Notre-Dame des Anges.

C'était le 24 février 1209, fête de S. Mathias. Il assistait à la sainte messe, qu'il avait coutume depuis quelque temps de venir entendre chaque

[1] Joannès Joergensen : *Saint François d'Assise*, 34ᵉ édit., p. 157.

[1] Joannès Joergensen : *Saint François d'Assise*, p. 61.
[2] Cité par André Pératé, *Revue Hebdomadaire*, 2 octobre 1926.

matin à la Portioncule. Tout à coup, à l'Evangile de la fête, les paroles de Notre-Seigneur prirent pour lui la signification d'un message-programme de toute sa vie : « Allez donc et prêchez, et dites : Le royaume des cieux est proche... Et vous ne devez avoir ni or, ni argent, ni aucune monnaie vous appartenant en propre dans vos ceintures, ni aucune besace pour la route, ni manteau, ni souliers, ni bâton ; car le travailleur mérite sa nourriture... » Ainsi parlait l'Evangile. — « Voilà ce que je veux et à quoi je désire m'employer de toutes mes forces, » concluait François sous l'illumination et la poussée de la grâce. Désormais, le bâtisseur d'églises devenait le prédicateur de l'Evangile, de la conversion et de la paix.

Et c'est encore à l'ombre de cette chapelle où il avait reçu sa vocation définitive, dans une cabane faite de branches entrelacées et de boue, qu'il groupa les premiers compagnons qui, dès les premiers jours, se joignirent à lui, ses Chevaliers de la Table Ronde, comme les appelait dans la langue de ses premières lectures romanesques le cher saint, resté toujours troubadour, chevalier et poète, et qu'il les harangua avant de les envoyer prêcher l'Evangile. Le nombre des « Mineurs » grandirait dans des proportions étonnantes, du vivant même de leur fondateur : ils furent plus de 5.000 avant sa mort. Mais deux fois par an au moins, à la Pentecôte et à la Saint-Michel, ils devaient revenir tous à la Portioncule retremper leur ferveur et leur zèle, près de la Vierge et autour de leur père S. François.

Comme le premier, le deuxième Ordre naîtra à la Portioncule sous le regard et la bénédiction de la Vierge. Celle qui aimerait à s'appeler « la petite plante du Bienheureux Père François », Claire d'Assise, venait de répudier son blason et sa richesse, à la suite d'une prédication du « héraut du grand Roi » ; et c'est agenouillée devant l'image de Notre-Dame des Anges, le soir des Rameaux, en 1212, quand sa chevelure d'or fut tombée sous les ciseaux que tenait François, que Claire échangea sa robe étincelante contre un grossier sarrau, sa ceinture ornée de joyaux contre une corde à nœuds, et ses brodequins de soie contre des sandales de bois sous ses pieds nus.

Retirée avec ses filles à Saint-Damien, comme les Frères dispersés à l'occasion des chapitres de la Pentecôte et de la Saint-Michel, elle aurait la joie, une fois du moins, de revenir fortifier son courage aux pieds de la Vierge qui avait béni ses fiançailles avec Jésus-Christ. Les *Fioretti* nous ont gardé ce délicieux récit de la sortie de sainte Claire qui vint partager le repas de S. François et de ses Frères à la Portioncule, et d'abord « saluer pieusement la T. S. Vierge Marie, devant son autel au pied duquel ses cheveux avaient été coupés et sa tête recouverte d'un voile ». Pour donner aux gens d'alentour une idée du feu de l'amour divin, dont brûlaient les cœurs des saints Frères et des saintes Sœurs en cette réunion fraternelle, autour de leur berceau, Dieu permit qu'ils eussent l'illusion d'un immense incendie dévorant la Portioncule et le bois voisin, qui les fit accourir à ces agapes de famille.

A la mort de sainte Claire, une belle dame resplendissante de lumière, qui était la Vierge Marie, s'en vint vers elle pour la conduire au paradis. Nous ne lisons pas que les derniers instants de S. François furent consolés par un semblable miracle. Ce fut la Notre-Dame des Anges de ses humbles débuts et de ses vertueux progrès, pour reprendre les mots de S. Bonaventure, qui l'assista dans son bienheureux trépas ; car, à la veille de sa mort, il voulut se faire transporter à la Portioncule, et c'est là qu'il mourut, un cantique aux lèvres : *Mortem cantando suscepit.*

« S. François aimait d'un amour qui ne se peut exprimer la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ », a écrit S. Bonaventure [1]. De cette dévotion témoignent ses jeûnes en l'honneur de Marie, par exemple son jeûne de la Saint-Pierre à l'Assomption ; ses œuvres, par exemple son éloge de toutes les vertus dont fut ornée la Sainte Vierge et qui doivent faire l'ornement de toute âme sainte ; les églises ou chapelles qu'il éleva sous son vocable, comme près de Sangemini et sur l'Alverne. Mais c'est surtout sa prédilection pour la Portioncule qui incarna tout entière sa dévotion pour Marie.

Car c'est à cause du culte rendu à Notre-Dame des Anges, qu'il s'y était fixé définitivement. Une nuit, il avait eu une vision. Comme il dormait, il vit le Christ et Marie sa Mère se tenir debout auprès de son lit. Et François leur dit : « Qui êtes vous ? » Jésus répondit : « Je suis le Christ et c'est ma Mère qui est avec moi. » Et François reprit : « D'où venez-vous ? — De la Terre-Sainte. — Et pourquoi êtes-vous venus ici ? » Et Jésus répondit : « Je suis venu ici pour consacrer ce lieu à ma Mère Marie. » Après quoi il disparut. Mais François aussitôt s'était levé et avait dit joyeusement : « Je ne veux plus m'en aller d'ici. Allez et amenez-moi vos frères. » Et il dirait à ses frères en parlant de la Portioncule : « Si on vous chasse par la porte, rentrez-y par la fenêtre. »

II

En récompense de l'amour de S. François pour la Vierge, l'antique Notre-Dame des Anges, des anges du ciel, était devenue la Notre-Dame des Anges de la terre, de ces Frères Mineurs, allègres et chantant comme des alouettes, selon la comparaison de leur Père, que leur détachement de ce monde et leur amour de Dieu rendaient en effet si voisins des anges, des séraphins, qu'on les appela et qu'on les appelle encore l'Ordre séraphique.

Mais c'est plus largement encore que Marie avait entendu payer son serviteur de la ferveur de son amour, à la mesure de son zèle qui voulait sauver toutes les âmes.

La belle histoire que l'histoire de cette grande miséricorde de Marie, célèbre dans l'Eglise sous le nom d'indulgence de la Portioncule !

[1] *Legenda maggiore*, cap. IX.

Les historiens en discutent encore. C'est leur droit et leur métier. Sans autant de scrupules, notre piété peut se confier à des traditions vénérables pour s'émouvoir à leur souvenir, sûre d'avance que le trait légendaire qui les traverse parfois ne fait que souligner gracieusement ce que nous savons par ailleurs de la puissance d'intercession et de la miséricorde, jamais à bout, de la T. S. Vierge.

Chaque année, à l'approche du 2 août, dans toutes les églises, on invite les fidèles à se procurer le gain de l'indulgence de la Portioncule, indulgence plénière spéciale, applicable aux défunts et renouvelable à volonté, *toties quoties,* suivant la formule consacrée, aux conditions ordinaires de confession, de communion et de prières aux intentions du Souverain Pontife, pour toutes les personnes qui visitent entre le 1er août à midi et le 2 août à minuit une église ou chapelle dotée de ce privilège franciscain, magnifique grâce d'amnistie pour toutes les peines temporelles dues à nos péchés pardonnés et que nous aurions encore à purger devant la justice divine. Avec et après l'indulgence extraordinaire du jubilé, c'est, je crois, la seule que l'on publie aussi solennellement au monde. C'est donc que l'Eglise lui a fait une place de choix parmi les indulgences plénières dont elle a été prodigue pour ses enfants depuis quelques siècles.

Or c'est à l'intercession de la T. S. Vierge auprès de Notre-Seigneur, à la requête de S. François, que nous devons de pouvoir escompter ainsi chaque année notre grâce de la miséricorde divine.

Tout près de Notre-Dame des Anges, encastrée dans le cloître, on montre aux pèlerins d'Assise la roseraie miraculeuse de S. François, qui fleurit chaque année au mois de la Vierge, au mois de mai, et dont les feuilles semblent porter comme des taches de sang. La roseraie d'aujourd'hui était autrefois un buisson d'épines. Pris un jour d'une de ces violentes tentations dont les saints ne sont pas toujours préservés, héroïquement François s'était roulé tout nu dans ces buissons. Et voici qu'au sortir de cette tentation deux anges lui apparaissent. Ils jettent sur ses épaules encore ensanglantées un blanc manteau. Avant de se retirer, ils lui demandent de se rendre à la chapelle de Notre-Dame des Anges, où l'attendent, disent-ils, Notre-Seigneur et Notre-Dame.

Dans l'étroite chapelle, tout envahie par la lumière qui enveloppe l'Apparition, une touchante rivalité de bonté miséricordieuse s'engage entre Jésus, Marie et François. « François, que veux-tu que je te donne ? » lui demande Notre-Seigneur. Et François, qui sait que Notre-Seigneur est mort pour les âmes, qui vient d'éprouver dans sa chair les tentations séductrices qui perdent les âmes, s'écrie, dans un sentiment profond d'amour et de pitié : « Seigneur, donnez-moi le moyen de faire entrer tout le monde dans votre saint paradis. »

Oui, Notre-Seigneur est mort pour les âmes, et s'il descend encore aujourd'hui dans la chapelle de la Portioncule, c'est bien pour apporter à son serviteur François un nouveau témoignage de son amour sauveur. Mais enfin, lui donner le moyen de faire entrer tout le monde dans le paradis ! La requête de François ne passe-t-elle pas les bornes permises à la miséricorde divine par sa justice infinie ?

C'est alors que Marie intervient dans le dialogue engagé entre Notre-Seigneur et S. François. Elle intervient, comme toujours, pour faire pencher la balance du côté du pardon, de la pitié, de la miséricorde. Elle jette dans le débat, pour le départager, son intercession irrésistible sur le Cœur de son Fils, dont l'Evangile des noces de Cana nous a donné les prémices et la figure : « Mon Fils, accordez-lui ce qu'il demande. »

Et Jésus qui ne dit jamais non à sa Mère, octroie l'indulgence. Mais il y met une clause, comme autrefois pour la guérison des dix lépreux, par respect pour la hiérarchie qu'il a lui-même fondée et qui le représente. S. François ira à Rome demander au Pape confirmation de cette indulgence.

C'est au tour de S. François de s'étonner de pareille réponse : « Mais, Seigneur, reprend-il, le Pape ne me croira pas si je lui dis que c'est vous qui me l'avez donnée. – Va dans le champ d'où tu viens, lui réplique Jésus, cueille trois roses blanches et trois roses rouges qui viennent d'éclore, tu les porteras au Pape, et à cause de ce miracle il te croira [1]. »

Quand François sortit de la chapelle, les buissons sur lesquels tout à l'heure il avait écrasé la tentation s'étaient miraculeusement métamorphosés, sous l'effusion de son sang, en rosiers sans épines, aux roses blanches et rouges.

Un jour de l'été de cette année 1216, Fr. François, reçu en audience par Honorius III, en compagnie du Fr. Masseo de Marignano, sollicitait du Pape l'indulgence plénière qu'il avait obtenue de Notre-Seigneur pour tous ceux qui viendraient prier à Notre-Dame des Anges. Malgré toute son admiration pour le petit pauvre d'Assise, le Souverain Pontife objectait l'opposition inévitable de la Curie romaine à l'octroi d'une pareille faveur : jamais semblable privilège n'avait été accordé à une église et jusqu'ici l'indulgence plénière était restée la récompense exclusive des croisés de la Terre Sainte. Mais devant l'assurance de François qui affirmait : « C'est Dieu lui-même qui m'envoie, » sur le témoignage du miracle des roses, sous une inspiration divine, Honorius accéda à la requête de son cher fils.

Et dès lors des pèlerins en foule, plus de 200.000, rapportent les chroniques, vinrent chaque année le 2 août dans la petite chapelle de la Portioncule gagner la grande indulgence mariale et franciscaine étendue depuis à toutes les chapelles des Ordres séraphiques et à presque toutes les églises de l'univers.

[1] D'après *Rome, Assise, Padoue*. Relation du 2e Pèlerinage du Tiers Ordre de Saint François. (Toulouse, *Les voix franciscaines*, 6, rue Sainte Anne).

* *

Une nuit, un homme pieux eut une vision où il lui semblait que tous les hommes qui vivaient dans le monde se tenaient debout, comme des aveugles, autour de la Portioncule, les mains jointes et le visage levé au ciel, implorant Dieu de leur rendre la vue ; et pendant qu'ils se tenaient là, voici que le ciel s'ouvrit et qu'une grande lumière descendit sur la Portioncule et que tous ces hommes, qui jusqu'alors étaient aveugles, recouvrèrent l'usage de leurs yeux et purent contempler la lumière du ciel [1].

Qu'il suffise de citer un exemple historique tout proche de la réalisation de cette vision.

A la fin du dernier siècle, un jeune écrivain danois, déjà célèbre chez lui par son talent et par ses campagnes antichrétiennes dans le sillage de Georges Brandès, prolongeait jusqu'à la vallée de l'Ombrie un long voyage d'études à travers l'Allemagne. Il se trouvait à Assise lors du grand pardon annuel d'août. Mêlé à la foule des pèlerins, il s'était inconsciemment agenouillé comme eux devant l'autel de la Portioncule, pour se relever et s'enfuir aussitôt de l'église, tout honteux de ce qu'il venait de faire.

Mais il n'en avait pas moins l'impression d'avoir, lui aussi, reçu quelque chose du pardon de S. François. Une paix miraculeuse était descendue sur lui, il ne savait d'où. Et lorsque, au coucher du soleil, en compagnie d'un ami, il avait repris le chemin d'Assise et qu'il avait vu se dresser devant lui les tours et les toits de la haute ville, et les longs arceaux du couvent, et le clocher carré qui surmonte la triple église de Cimabue et de Giotto, il avait clairement senti que, depuis bien des années, il n'avait jamais été aussi heureux qu'il l'était ce soir-là [2].

Pour Joannès Joergensen venait de se réaliser, par cette première étape de sa conversion, la parole que S. François d'Assise a fait graver au-dessus de l'entrée de la Portioncule, sur la façade que le pinceau d'Overbeck a décorée du miracle des roses : « *Hæc est porta vitæ æternæ.* Voici la porte qui donne accès à la vie éternelle. » Par elle, par la Vierge Marie, que S. François voulait pour sa propre avocate et celle de tous ses disciples, les âmes trouvent grâce ou miséricorde auprès de Dieu.

Et si les pécheurs eux-mêmes, après un acte de repentir, peuvent entendre intérieurement la parole de Jésus au bon larron : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis, » ils le doivent à l'intercession miséricordieuse toute-puissante de la Vierge. Ce n'est pas le moindre bienfait de cet homme qui a tant aimé les autres hommes, ses frères, que de leur avoir enseigné, par l'exemple de sa vie et par la grande grâce de la Portioncule, à mettre toute leur confiance en Marie.

[1] Joannès Joergensen, *Saint François d'Assise*, 34e édit., p. 180

[2] Cité par Téodor de Wyzewa, Avant-propos de *Saint François d'Assise* par Joergensen, l. c., p. VI.

PANÉGYRIQUE DE S. JEAN-MARIE VIANNEY

(9 août)

LE GUÉRISSEUR DES MAUX CORPORELS ET SPIRITUELS

Mes frères,

On a rapproché du masque de Voltaire les traits osseux du saint Curé d'Ars. Le visage des saints n'a pas toujours cette beauté et cette harmonie éphémères des corps qui séduisent le regard de l'homme. Mais la grâce divine transfigure cette argile grossièrement modelée.

Peut-être Lacordaire parlait-il sous l'impression de son pèlerinage au petit bourg d'Ars et de sa rencontre avec l'humble curé de cette paroisse, quand il écrivait dans sa langue magnifique : « O visages des saints, douces et fortes lèvres accoutumées à nommer Dieu et à baiser la croix de son Fils, regards bien-aimés qui discernez un frère dans la plus pauvre des créatures, cheveux blanchis par la méditation de l'éternité, couleurs sacrées qui resplendissez dans la vieillesse et la mort, heureux qui vous a vus ! plus heureux qui vous a compris et qui a reçu de votre galbe transfiguré les leçons de sagesse et d'immortalité. »

Elle est faite de tout cela, la beauté des saints. Pourtant ce qui l'humanise, la rapproche de nous et nous attire à elle, c'est cette bonté du cœur et cette tendresse des yeux qu'a chantées Lacordaire : « Regards bien-aimés qui discernez un frère dans la plus pauvre des créatures. » Les saints sont avant tout de la bonté, de l'amour, de la charité, comme leur Père du ciel, le bon Dieu : *Deus charitas est,* Dieu est amour.

Aussi, en ce jour où nous honorons comme saint de l'Eglise celui que la voix des foules avait canonisé depuis longtemps en l'appelant le saint Curé d'Ars, vous ne vous étonnerez pas que je vous présente en S. Jean-Marie Vianney une apparition de la miséricorde de Dieu, de sa miséricorde immense pour nos détresses physiques et de sa miséricorde infinie pour les misères plus grandes des âmes : *Hi viri misericordiæ sunt,* les saints sont une apparition de la miséricorde de Dieu.

I. — *Homme de miséricorde corporelle*

Pour compatir aux souffrances corporelles de ses frères, pour les soulager de son cœur et de ses ressources, pour les prendre sur lui, il avait de qui tenir.

Né d'une modeste famille de cultivateurs, dans le mois de la Vierge, le 8 mai 1786, quatrième enfant d'un foyer qui en compta six, il eut tout jeune sous les yeux l'exemple de la charité de ses parents très chrétiens.

Chaque soir c'était chez son père une procession de pauvres gens qui venaient demander une écuelle de soupe, puis une place pour dormir sur la paille de la grange. Il y en avait parfois jusqu'à douze ou quinze, les uns debout autour de la

grande cheminée où flambait un feu de fagots, les autres assis sur le seuil du logis. Il arrivait parfois que la marmite était trop petite pour le nombre de convives : alors le père de famille faisait une part de plus en se privant de la sienne [1].

A une époque où l'on n'avait pas encore inscrit sur les monuments publics les mots de liberté, d'égalité et de fraternité, la charité chrétienne faisait de ces merveilles.

Au nombre de ces mendiants, la chrétienne famille des Vianney avait compté un jour l'illustre pauvre volontaire, Benoît-Joseph Labre, qui vivait par les routes, sa besace sur le dos, du morceau de pain qu'on voulait bien lui donner.

De bonne heure le petit Jean-Marie montra qu'il dépasserait la charité de ses parents. Il amenait à la maison paternelle tous les mendiants qu'il rencontrait sur son chemin. Il allait au devant de ceux qui s'y dirigeaient d'eux-mêmes. Il leur ouvrait les portes, il les débarrassait de leurs sacs ; il portait à sa mère leurs vêtements déchirés pour qu'elle les raccommodât. Il s'occupait particulièrement des enfants de son âge : il prenait sur sa nourriture pour augmenter la leur.

Il ne se bornait pas à secourir les passants. Il allait visiter chez eux tous les pauvres gens de Dardilly. Il leur donnait tout ce qu'il possédait lui-même. Il intéressait à leur sort ses frères et ses parents. Il obtenait que son père, déjà si généreux, fît des largesses comme un riche. Il n'avait pas de plus grande joie que d'entendre dire à son père : « Allons, va porter du bois chez ce malheureux et mets-en sur le dos de l'âne autant qu'il en pourra porter. »

Avec l'âge, sa charité prit des raffinements de délicatesse, où l'on reconnaît aussitôt la sainteté, comme à la profondeur de certaines pensées l'on reconnaît aussitôt le génie. Sa prédilection allait aux plus repoussants des malheureux. Sa joie était de mettre à leur service l'adresse peu commune de ses doigts : il enlevait la boue, les ordures, la vermine dont ces malheureux étaient souillés; il passait au four leurs loques, sur une claie qu'il avait lui-même fabriquée dans ce but, et quand il les avait installés sur la paille de la grange dans leurs habits maintenant propres, il nettoyait avec le plus grand soin la place qu'ils avaient occupée dans la cuisine, pour que les siens n'aient aucune répugnance à s'y asseoir.

Mais l'heure allait sonner où il pourrait exercer cette charité sur une plus grande échelle. Après des études tardives et laborieuses, il deviendrait cet admirable Curé d'Ars dont nous dirons tout à l'heure l'histoire prodigieuse. Là, dans toute la force du terme, il serait le père des pauvres, avec la plus parfaite discrétion, car sa main gauche ignorera toujours les libéralités de sa main droite.

Un jour, sa sœur Marguerite tombe chez lui à l'improviste, accompagnée d'une autre dame qui avait été la bienfaitrice de ses années de séminariste. A la vue de ces convives qui ne s'étaient pas fait annoncer, M. Vianney parut embarrassé. « Mes enfants, dit-il, vous allez faire un mauvais dîner. » Les visiteuses entrèrent à la cuisine. Elles trouvèrent dans une marmite des pommes de terre froides qui commençaient à moisir. M. Vianney en prit une, la pela, la mangea. « Elles sont encore bonnes, » fit il. Mais sa sœur n'eut pas le courage d'y toucher. Elle fit des galettes du pays avec un peu de farine qu'elle découvrit dans un coin. Il n'y avait rien d'autre dans la cuisine et à la cave le vin manquait. M. Vianney faisait bien des provisions comme un autre, mais les siennes n'entraient chez lui que pour être immédiatement portées chez les pauvres gens.

Il ne gardait que l'indispensable, pour ne pas mourir de faim. Et même cet indispensable, il le donnait quand il n'avait rien d'autre. C'est à la lettre qu'il comprenait la parole de Notre-Seigneur et la pratiquait : « Ne vous mettez pas en peine de votre nourriture ; votre Père céleste y pourvoira. »

Un soir, c'était peu après son installation, M. Mandy, maire de la commune d'Ars, ayant frappé à sa porte, il apparut pâle comme un cadavre. — « Vous êtes malade, Monsieur le curé ? » — « Ah ! mon ami, vous me sauvez la vie ; je n'ai rien à manger. » Vite M. Mandy courut acheter un pain. Il y avait trois jours qu'un pauvre, qui avait faim, avait emporté les dernières provisions de la cure.

Avec ses vivres il donnait son vestiaire.

Un jour il est abordé par un malheureux qui n'était pas chaussé et avait les pieds en sang. Il lui donne ses souliers et ses bas, puis rentre pieds nus à la cure.

Un autre jour, ayant vainement fouillé dans ses poches où la charité avait déjà fait le vide : « Prenez toujours ceci, mon ami, » dit-il à celui qui lui demande l'aumône, et il lui tend le seul objet qui lui reste, son mouchoir de poche.

« Je n'ai jamais oublié mon manteau nulle part, » disait-il un jour avec son bon sourire, le bon sourire des saints, et la joie naturelle à son âme. Il n'avait jamais en effet possédé de manteau. Il n'avait jamais qu'une seule soutane à la fois, robe d'hiver et robe d'été, et qui lui faisait plusieurs années.

Cette charité n'était pas laissée au hasard des circonstances. Il avait créé à Ars cet orphelinat modèle connu sous le nom de « la Providence, » pour l'instruction, l'éducation et la formation professionnelle des petites orphelines des environs. Pendant vingt-cinq ans, il vécut sur les miracles de la charité.

C'est une dame, sans doute la Sainte Vierge, qui se présente à une heure de grande détresse et qui lui donne sans se nommer la somme exigée ; c'est sa caisse qu'il trouve pleine, alors qu'il la savait vide ; c'est le grenier soudain rempli de

[1] Pour les différents traits cités dans ce panégyrique, se rapporter à la Vie du S. Curé d'Ars, dans la collection « Les Saints » (Lecoffre).

blé, alors que les pauvres intendantes étaient venues se plaindre de n'avoir plus rien à donner aux enfants.

Quand on parle du saint Curé d'Ars, on n'en finirait jamais d'ajouter les épisodes aux épisodes. Dans le chapitre de sa miséricorde corporelle, il faudrait faire entrer encore toutes les interventions de sainte Philomène, de sa chère sainte, en faveur de son cœur secourable. Mais un aspect plus beau encore de sa charité nous attire, celui de sa miséricorde spirituelle. Les âmes furent son unique ambition.

II. — *Homme de miséricorde spirituelle*

Au foyer familial, une autre vocation avait pris naissance au cœur de ce jeune cultivateur à l'âme naturellement bonne et tendre.

A l'époque où Jean Vianney atteignait l'âge de raison, la grande tourmente révolutionnaire soufflait sur la France. Les prêtres proscrits ne pouvaient exercer qu'en cachette leur ministère de lumière et de grâce. Devant les ruines morales accumulées pendant ces années tragiques, il voulut être du nombre des rebâtisseurs : il serait prêtre.

Il exerça son apostolat d'abord près de ses petits camarades. Non seulement il dressait des autels, mais il prêchait : « Allons, mes enfants, disait-il, soyez sages, aimez bien le bon Dieu. »

A l'âge de dix-sept ans, il s'ouvrit à son père de l'appel de Dieu. Mathieu Vianney répondit qu'étant obligé de doter sa fille Catherine, il n'avait pas assez d'argent pour payer le séminaire de son fils. C'était un nouveau retard imposé à une vocation déjà tardive.

Ce n'est qu'à dix-neuf ans qu'il put commencer à réaliser son saint désir. A cet âge, quelles études pourrait-il faire? Mais au sortir de la Révolution, — et toujours, — ce dont l'Eglise avait besoin, c'était d'un saint curé qui démontrât au peuple, par la sainteté de sa vie, la vérité de l'Evangile. Jean-Marie Vianney remplirait cette mission.

Ses études, à cet âge, quand pendant plus de dix ans la mémoire et l'intelligence n'ont plus connu la rude gymnastique qu'impose la pratique des livres, lui seraient une immense épreuve. Le découragement s'en mêla et la tentation lui vint de retourner auprès de son père. « Alors, lui dit le pieux prêtre chargé de son instruction, adieu tous nos projets ; adieu le sacerdoce ; adieu le salut des âmes ! »

Le salut des âmes, il l'avait tant à cœur, plus à cœur que la santé et le bien-être des corps, qu'il se remit au travail. La tâche demeurait ardue. La grâce suppléa aux efforts... à l'âge de vingt-neuf ans il était ordonné prêtre, et presque aussitôt, après deux années de vicariat, il était nommé curé d'Ars, où l'on verrait des merveilles.

Les supérieurs lui avaient dit : « Cher ami, vous êtes nommé curé d'Ars. C'est une petite paroisse où il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu : vous en mettrez. ». Il en mit à déborder sur toute la France.

Pour cela il mit en œuvre tous les moyens intérieurs et extérieurs d'apostolat : prière, pénitence, zèle.

A deux heures chaque matin, il était levé, récitait l'office de nuit et entrait en oraison. A quatre heures, on aurait pu le trouver à l'église, adorant le St-Sacrement. Il n'en sortait guère qu'à midi, ayant passé la matinée à faire le catéchisme, à célébrer sa messe, à faire son action de grâces. Et c'était au cours de la journée une série de pieuses pratiques, comme de saluer d'un *Ave Maria* chaque heure nouvelle, — il s'y était engagé par vœu, — de méditer en récitant les différentes heures de son bréviaire, d'invoquer Dieu tout le temps de ses occupations.

A la prière il joignait la pénitence, suivant la recommandation du Maître : *oratione et jejunio*.

Sa mortification égalait celle des grands ermites du désert. Notre sensualité frémit d'horreur en pensant au menu quotidien de cet homme harassé par un immense labeur. Il faut qu'une grâce divine ait soutenu miraculeusement ses forces pour qu'à ce régime il ait pu fournir pendant plus de trente ans les fatigues chaque jour renouvelées de son ministère.

Ce menu, lui-même l'a noté : « Quand je voulais dîner, je ne perdais pas beaucoup de temps. Trois galettes faisaient l'affaire. Pendant que je cuisais la seconde, je mangeais la première ; pendant que je mangeais la seconde, je cuisais la troisième. J'achevais mon repas en rangeant ma poêle et mon four et je buvais là-dessus un peu d'eau. »

Encore ne s'accordait-il ce succulent dîner que lorsque son extrême faiblesse l'y contraignait. Son repas — car il n'en faisait qu'un par jour — se composait en général de pommes de terre cuites à l'eau, et qu'il mangeait froides, six jours sur sept. Il faisait bouillir à la fois toute la provision de la semaine. Les derniers jours, il y avait souvent de la mousse dans la marmite.

Parfois, il se permettait un dessert. Comme sainte Françoise Romaine, il achetait aux pauvres, pour leur procurer plus délicatement quelques sous, le pain reçu en abondance au seuil des maisons.

Et son régal, c'était de manger cette croûte de pain qui avait traîné dans la besace d'un mendiant et qu'il avait payé plus cher qu'il n'eût payé le pain frais chez le boulanger.

Avec sa bonne simplicité, il révéla un jour jusqu'où il poussait l'héroïsme de sa mortification : « Monsieur le Curé, lui disait son vicaire, on raconte que vous restez facilement deux jours sans manger » — « Oh non ! mon ami, on a exagéré. Le plus que j'aie fait, c'est de passer une semaine avec trois repas. »

Travailler au bien des âmes par la prière et la pénitence peut suffire à un cloître. Un curé se doit aussi à son ministère d'évangélisation. Après la

formation rudimentaire qu'il avait commencée vers sa vingtième année, vous devinez quels efforts le ministère paroissial exigeait de lui.

Pour faire son œuvre, le prêtre doit prendre la parole, remuer les cœurs, secouer les indifférences. Le premier devoir que lui impose sa charge, aussi bien que l'ordre du Maître, c'est celui-ci : « Allez et enseignez. »

Assis devant sa modeste table, le pauvre orateur écrivait, raturait, corrigeait, voyait les heures s'enfuir sans que sa rédaction avançât beaucoup, il tenait souvent la plume pendant sept heures de suite, parfois pendant la nuit entière. Il résistait au sommeil jusqu'à ce que ses yeux appesantis se fermassent tout seuls. Alors il s'en allait dormir un moment devant son crucifix, « imitant, disait-il, le petit chien qui se couche aux pieds de son maître. »

Le sermon composé, un dernier effort s'imposait et ce n'était pas le moins pénible. Car il fallait confier ces lignes laborieusement écrites à une mémoire qui était fort ingrate. Mais le zèle du salut des âmes l'emportait sur toutes les lassitudes.

Toutefois ce qui restera la caractéristique du ministère sacerdotal de cet homme de Dieu, ce sera toujours sa vie de dévouement obscur au tribunal de la pénitence, si magistralement décrite devant le Souverain Pontife Pie XI lors du décret sur les miracles de notre saint curé, en 1924.

Toujours compatissant aux affligés, c'est au confessionnal surtout que le bienheureux Vianney fut le modèle des pasteurs. Avec quelle héroïque charité il a rempli ce ministère si délicat ! Sa paroisse comptait à peine 250 âmes, mais sa sainteté rayonnante attira vers sa petite paroisse des foules immenses. Quand il y arriva pour la première fois, il se mit à genoux pour remercier Dieu, et dit : « C'est bien petit, cette paroisse ! Elle ne pourra contenir tous ceux qui voudront y venir. » C'était une vision prophétique. Dès 1849, trente ans après son arrivée comme curé, on évaluait à 25.000 environ le nombre des étrangers qui venaient chaque année voir, consulter M. Vianney, ou se confesser à lui. Ce nombre, sans aucune réclame, alla toujours en augmentant. Pendant les six dernières années de sa vie, de 1853 à 1859, le nombre des pèlerins qui venaient solliciter quelques paroles de ce bon pasteur, était en moyenne de 100.000 par an.

Le saint curé se faisait tout à tous. Surmontant la vive répugnance qu'il y éprouvait, il passait en moyenne seize heures par jour au confessionnal, assis sur la planche nue et malgré de douloureuses infirmités. En hiver, il y gelait ; l'été, la chaleur y était si étouffante qu'elle lui donnait, disait-il, « une idée de l'enfer ». Sa terrible journée finie, il sortait brisé, pouvant à peine se tenir. « Et tous les jours, c'est à recommencer, disait-il, et toujours la même répugnance. » Cependant, comme il l'aimait, son confessionnal, parce qu'il y était le ministre des miséricordes du bon Dieu ! « Si j'avais un pied dans le ciel, avouait-il un jour, de tout cœur j'accepterais de revenir sur la terre et d'y rester jusqu'à la fin du monde, me levant à minuit et souffrant comme je souffre pour convertir les pauvres pécheurs. »

Aussi bien, n'est-ce pas là surtout que le prêtre exerce la miséricorde spirituelle ?

* *

Le saint Curé d'Ars avait dit un jour : « Ah ! les pécheurs tueront le pécheur ! »

Un soir, en effet, il tomba épuisé, après dix-sept heures de confessionnal.

A une heure du matin il fit appeler.

— Vous êtes fatigué, Monsieur le Curé ?

— Oui, je crois que c'est ma pauvre fin.

— Je vais chercher du secours.

— Non ! ne dérangez personne ; ce n'est pas la peine.

Charitable, il le serait jusqu'au bout.

Il ne traîna que quelques jours.

Le 4 août, il rendit le dernier soupir, tandis que l'abbé Monin récitait près de son lit : « Que les saints anges de Dieu viennent au devant de lui, pour le conduire dans la cité céleste de Jérusalem. »

Ils vinrent, comme lui-même était allé au devant des hommes, ses frères, pour les aider dans leurs détresses physiques et morales, du corps et de l'âme. Mais du haut de cette cité céleste de Jérusalem, soyons bien sûrs qu'il se penche encore vers nos détresses.

Allons à lui en toute confiance. Son cœur charitable de la terre ne peut nous donner une idée de sa charité au ciel. Au ciel, c'est elle qui règne, la divine charité, cette charité qui est amour de Dieu, mais aussi amour des hommes. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE PATRONALE DE S. LAURENT

(10 août)

RECOURIR A SA PUISSANTE INTERCESSION

Mes frères,

Au jour de notre baptême, sur le choix de nos parents, auprès de notre parrain de la terre, l'Eglise nous donna un parrain au ciel, le patron dont nous portons le nom.

N'allons pas voir en cela une simple formalité civile pour constituer notre identité, nous distinguer des autres membres de notre famille, ne pas nous confondre avec d'autres personnes qui portent le même nom que nous. Il y a là une pratique chrétienne, destinée à nous assurer dans le ciel auprès du bon Dieu un protecteur, un avocat, un intercesseur dans toutes les difficultés temporelles et spirituelles de l'inconnu de la vie qui s'ouvre devant nous.

Pour nous rappeler au souvenir de cette protection, chaque année, dans les familles chrétiennes, on nous souhaite notre fête, on nous offre des vœux, on nous promet de prier notre saint patron à nos intentions. Aujourd'hui peut-être cela se

blé, alors que les pauvres intendantes étaient venues se plaindre de n'avoir plus rien à donner aux enfants.

Quand on parle du saint Curé d'Ars, on n'en finirait jamais d'ajouter les épisodes aux épisodes. Dans le chapitre de sa miséricorde corporelle, il faudrait faire entrer encore toutes les interventions de sainte Philomène, de sa chère sainte, en faveur de son cœur secourable. Mais un aspect plus beau encore de sa charité nous attire, celui de sa miséricorde spirituelle. Les âmes furent son unique ambition.

II. — *Homme de miséricorde spirituelle*

Au foyer familial, une autre vocation avait pris naissance au cœur de ce jeune cultivateur à l'âme naturellement bonne et tendre.

A l'époque où Jean Vianney atteignait l'âge de raison, la grande tourmente révolutionnaire soufflait sur la France. Les prêtres proscrits ne pouvaient exercer qu'en cachette leur ministère de lumière et de grâce. Devant les ruines morales accumulées pendant ces années tragiques, il voulut être du nombre des rebâtisseurs : il serait prêtre.

Il exerça son apostolat d'abord près de ses petits camarades. Non seulement il dressait des autels, mais il prêchait : « Allons, mes enfants, disait-il, soyez sages, aimez bien le bon Dieu. »

A l'âge de dix-sept ans, il s'ouvrit à son père de l'appel de Dieu. Mathieu Vianney répondit qu'étant obligé de doter sa fille Catherine, il n'avait pas assez d'argent pour payer le séminaire de son fils. C'était un nouveau retard imposé à une vocation déjà tardive.

Ce n'est qu'à dix-neuf ans qu'il put commencer à réaliser son saint désir. A cet âge, quelles études pourrait-il faire? Mais au sortir de la Révolution, — et toujours, — ce dont l'Eglise avait besoin, c'était d'un saint curé qui démontrât au peuple, par la sainteté de sa vie, la vérité de l'Evangile. Jean-Marie Vianney remplirait cette mission.

Ses études, à cet âge, quand pendant plus de dix ans la mémoire et l'intelligence n'ont plus connu la rude gymnastique qu'impose la pratique des livres, lui seraient une immense épreuve. Le découragement s'en mêla et la tentation lui vint de retourner auprès de son père. « Alors, lui dit le pieux prêtre chargé de son instruction, adieu tous nos projets ; adieu le sacerdoce ; adieu le salut des âmes ! »

Le salut des âmes, il l'avait tant à cœur, plus à cœur que la santé et le bien-être des corps, qu'il se remit au travail. La tâche demeurait ardue. La grâce suppléa aux efforts... à l'âge de vingt-neuf ans il était ordonné prêtre, et presque aussitôt, après deux années de vicariat, il était nommé curé d'Ars, où l'on verrait des merveilles.

Les supérieurs lui avaient dit : « Cher ami, vous êtes nommé curé d'Ars. C'est une petite paroisse où il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu : vous en mettrez. ». Il en mit à déborder sur toute la France.

Pour cela il mit en œuvre tous les moyens intérieurs et extérieurs d'apostolat : prière, pénitence, zèle.

A deux heures chaque matin, il était levé, récitait l'office de nuit et entrait en oraison. A quatre heures, on aurait pu le trouver à l'église, adorant le St-Sacrement. Il n'en sortait guère qu'à midi, ayant passé la matinée à faire le catéchisme, à célébrer sa messe, à faire son action de grâces. Et c'était au cours de la journée une série de pieuses pratiques, comme de saluer d'un *Ave Maria* chaque heure nouvelle, — il s'y était engagé par vœu, — de méditer en récitant les différentes heures de son bréviaire, d'invoquer Dieu tout le temps de ses occupations.

A la prière il joignait la pénitence, suivant la recommandation du Maître : *oratione et jejunio*.

Sa mortification égalait celle des grands ermites du désert. Notre sensualité frémit d'horreur en pensant au menu quotidien de cet homme harassé par un immense labeur. Il faut qu'une grâce divine ait soutenu miraculeusement ses forces pour qu'à ce régime il ait pu fournir pendant plus de trente ans les fatigues chaque jour renouvelées de son ministère.

Ce menu, lui-même l'a noté : « Quand je voulais dîner, je ne perdais pas beaucoup de temps. Trois galettes faisaient l'affaire. Pendant que je cuisais la seconde, je mangeais la première ; pendant que je mangeais la seconde, je cuisais la troisième. J'achevais mon repas en rangeant ma poêle et mon four et je buvais là-dessus un peu d'eau. »

Encore ne s'accordait-il ce succulent dîner que lorsque son extrême faiblesse l'y contraignait. Son repas — car il n'en faisait qu'un par jour — se composait en général de pommes de terre cuites à l'eau, et qu'il mangeait froides, six jours sur sept. Il faisait bouillir à la fois toute la provision de la semaine. Les derniers jours, il y avait souvent de la mousse dans la marmite.

Parfois, il se permettait un dessert. Comme sainte Françoise Romaine, il achetait aux pauvres, pour leur procurer plus délicatement quelques sous, le pain reçu en abondance au seuil des maisons.

Et son régal, c'était de manger cette croûte de pain qui avait traîné dans la besace d'un mendiant et qu'il avait payé plus cher qu'il n'eût payé le pain frais chez le boulanger.

Avec sa bonne simplicité, il révéla un jour jusqu'où il poussait l'héroïsme de sa mortification : « Monsieur le Curé, lui disait son vicaire, on raconte que vous restez facilement deux jours sans manger » — « Oh non ! mon ami, on a exagéré. Le plus que j'aie fait, c'est de passer une semaine avec trois repas. »

Travailler au bien des âmes par la prière et la pénitence peut suffire à un cloître. Un curé se doit aussi à son ministère d'évangélisation. Après la

formation rudimentaire qu'il avait commencée vers sa vingtième année, vous devinez quels efforts le ministère paroissial exigeait de lui.

Pour faire son œuvre, le prêtre doit prendre la parole, remuer les cœurs, secouer les indifférences. Le premier devoir que lui impose sa charge, aussi bien que l'ordre du Maître, c'est celui-ci : « Allez et enseignez. »

Assis devant sa modeste table, le pauvre orateur écrivait, raturait, corrigeait, voyait les heures s'enfuir sans que sa rédaction avançât beaucoup, il tenait souvent la plume pendant sept heures de suite, parfois pendant la nuit entière. Il résistait au sommeil jusqu'à ce que ses yeux appesantis se fermassent tout seuls. Alors il s'en allait dormir un moment devant son crucifix, « imitant, disait-il, le petit chien qui se couche aux pieds de son maître. »

Le sermon composé, un dernier effort s'imposait et ce n'était pas le moins pénible. Car il fallait confier ces lignes laborieusement écrites à une mémoire qui était fort ingrate. Mais le zèle du salut des âmes l'emportait sur toutes les lassitudes.

Toutefois ce qui restera la caractéristique du ministère sacerdotal de cet homme de Dieu, ce sera toujours sa vie de dévouement obscur au tribunal de la pénitence, si magistralement décrite devant le Souverain Pontife Pie XI lors du décret sur les miracles de notre saint curé, en 1924.

Toujours compatissant aux affligés, c'est au confessionnal surtout que le bienheureux Vianney fut le modèle des pasteurs. Avec quelle héroïque charité il a rempli ce ministère si délicat ! Sa paroisse comptait à peine 250 âmes, mais sa sainteté rayonnante attira vers sa petite paroisse des foules immenses. Quand il y arriva pour la première fois, il se mit à genoux pour remercier Dieu, et dit : « C'est bien petit, cette paroisse ! Elle ne pourra contenir tous ceux qui voudront y venir. » C'était une vision prophétique. Dès 1849, trente ans après son arrivée comme curé, on évaluait à 25.000 environ le nombre des étrangers qui venaient chaque année voir, consulter M. Vianney, ou se confesser à lui. Ce nombre, sans aucune réclame, alla toujours en augmentant. Pendant les six dernières années de sa vie, de 1853 à 1859, le nombre des pèlerins qui venaient solliciter quelques paroles de ce bon pasteur, était en moyenne de 100.000 par an.

Le saint curé se faisait tout à tous. Surmontant la vive répugnance qu'il y éprouvait, il passait en moyenne seize heures par jour au confessionnal, assis sur la planche nue et malgré de douloureuses infirmités. En hiver, il y gelait ; l'été, la chaleur y était si étouffante qu'elle lui donnait, disait-il, « une idée de l'enfer ». Sa terrible journée finie, il sortait brisé, pouvant à peine se tenir. « Et tous les jours, c'est à recommencer, disait-il, et toujours la même répugnance. » Cependant, comme il l'aimait, son confessionnal, parce qu'il y était le ministre des miséricordes du bon Dieu ! « Si j'avais un pied dans le ciel, avouait-il un jour, de tout cœur j'accepterais de revenir sur la terre et d'y rester jusqu'à la fin du monde, me levant à minuit et souffrant comme je souffre pour convertir les pauvres pécheurs. »

Aussi bien, n'est-ce pas là surtout que le prêtre exerce la miséricorde spirituelle ?

* *

Le saint Curé d'Ars avait dit un jour : « Ah ! les pécheurs tueront le pécheur ! »

Un soir, en effet, il tomba épuisé, après dix-sept heures de confessionnal.

A une heure du matin il fit appeler.

— Vous êtes fatigué, Monsieur le Curé ?

— Oui, je crois que c'est ma pauvre fin.

— Je vais chercher du secours.

— Non ! ne dérangez personne ; ce n'est pas la peine.

Charitable, il le serait jusqu'au bout.

Il ne traîna que quelques jours.

Le 4 août, il rendit le dernier soupir, tandis que l'abbé Monin récitait près de son lit : « Que les saints anges de Dieu viennent au devant de lui, pour le conduire dans la cité céleste de Jérusalem. »

Ils vinrent, comme lui-même était allé au devant des hommes, ses frères, pour les aider dans leurs détresses physiques et morales, du corps et de l'âme. Mais du haut de cette cité céleste de Jérusalem, soyons bien sûrs qu'il se penche encore vers nos détresses.

Allons à lui en toute confiance. Son cœur charitable de la terre ne peut nous donner une idée de sa charité au ciel. Au ciel, c'est elle qui règne, la divine charité, cette charité qui est amour de Dieu, mais aussi amour des hommes. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE PATRONALE DE S. LAURENT

(10 août)

RECOURIR A SA PUISSANTE INTERCESSION

Mes frères,

Au jour de notre baptême, sur le choix de nos parents, auprès de notre parrain de la terre, l'Eglise nous donna un parrain au ciel, le patron dont nous portons le nom.

N'allons pas voir en cela une simple formalité civile pour constituer notre identité, nous distinguer des autres membres de notre famille, ne pas nous confondre avec d'autres personnes qui portent le même nom que nous. Il y a là une pratique chrétienne, destinée à nous assurer dans le ciel auprès du bon Dieu un protecteur, un avocat, un intercesseur dans toutes les difficultés temporelles et spirituelles de l'inconnu de la vie qui s'ouvre devant nous.

Pour nous rappeler au souvenir de cette protection, chaque année, dans les familles chrétiennes, on nous souhaite notre fête, on nous offre des vœux, on nous promet de prier notre saint patron à nos intentions. Aujourd'hui peut-être cela se

perd : l'anniversaire a détrôné le patron. Dans les milieux chrétiens cette coutume tient toujours.

Ce qui se fait pour les individus se fait également pour les paroisses. Chaque fois que se crée une nouvelle paroisse, elle est mise sous la protection d'un saint qui veille à ses besoins, à son développement, à sa vitalité religieuse. C'est ainsi que votre église a été placée sous le patronage de S. Laurent. Et si vous êtes réunis aujourd'hui en si grand nombre, si une allégresse de grande solennité anime toute la paroisse, c'est que vous célébrez aujourd'hui cette fête patronale.

A cette occasion, je voudrais vous dire : 1° quelle grande confiance vous devez avoir en S. Laurent, à cause de sa grande puissance au ciel ; — 2° quelles raisons pressantes vous avez de le prier, à toutes les intentions de votre paroisse, afin de mettre à profit cette puissance.

I. — *Le crédit de S. Laurent au ciel*

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que les saints du ciel sont égoïstement enfermés dans la jouissance de leur récompense. D'aucuns, qui ne connaissent pas leur foi, le croient et s'en indignent : « Le bel idéal, dit un certain philanthrope mis en scène par un illustre écrivain [1], être égoïste pendant toute l'éternité, ne voir que Dieu, ne penser qu'à Dieu, jouir de Dieu ! Qu'est-ce donc que la population des élus du ciel ? Une population d'égoïstes, uniquement occupés à jouir chacun pour soi, parfaitement insouciants des pauvres hommes qu'ils ont laissés sur la terre... Je ne veux pas de ces béatitudes qui détachent trop de la terre ; le ciel qu'il me faut à moi, c'est un ciel où, suivant le beau mot du poète latin, rien de ce qui est humain ne me paraisse étranger. »

Mais tel est bien le ciel que nous décrit notre foi : les saints n'oublient pas ceux de la terre qu'ils ont connus ou auxquels ils doivent un intérêt particulier : ils prient pour nous. Et qu'est-ce qui donne son poids, sa force, sa valeur à leurs prières ? Evidemment la volonté de Dieu, en définitive.... Mais en fait Dieu proportionne cette puissance d'intercession des saints à leur sainteté et à leurs mérites : Marie, la reine de tous les saints, est aussi la toute-puissance suppliante, selon le mot attribué à S. Bernard.

A ce compte, quel ne doit pas être le crédit de S. Laurent !

Si nous ne connaissons pas tous les détails de sa vie, comme nous connaissons la biographie d'un S. Louis, d'une sainte Jeanne d'Arc, d'une sainte Thérèse, nous en savons du moins assez pour reconnaître en lui un sommet de sainteté. Il avait généreusement répondu à sa vocation ; il la remplissait si saintement que le pape Sixte II en avait fait son diacre préféré ; la foi et la religion étaient si profondes en lui qu'il se trouva prêt, l'heure venue, pour le martyre. Et le martyre ne s'improvise pas : pour se montrer à ce point héroïque, il faut avoir longuement forgé sa volonté dans tous les détails de son existence quotidienne.

Cette héroïcité même de son martyre à feu lent sur le gril où son bourreau le tourne et le retourne sans qu'il laisse échapper une plainte, nous donne une autre preuve palpable de la hauteur de sa sainteté. Certes, tout martyre est une marque, et des plus grandes, de l'amour, au témoignage même de Notre-Seigneur : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Mais enfin là comme en tout il y a la manière. Il semble que le martyre à feu lent exige plus d'héroïsme que la peine capitale. A St-Etienne le Rond, à Rome, d'immenses peintures mettent sous les yeux la variété effrayante des supplices que l'ingéniosité barbare des persécuteurs avait inventés contre les chrétiens. Si nous avions à choisir, le martyre de S. Laurent serait des derniers auxquels notre faiblesse se résoudrait.

Aussi bien, il y a une incontestable reconnaissance de la haute sainteté du grand martyr dans l'immense popularité dont il a toujours joui à toutes les époques de l'histoire et chez tous les peuples. Il meurt à deux jours d'intervalle de son chef, le pape Sixte II... et ce n'est pas le Pontife, mais son diacre qui devient immédiatement célèbre. Si célèbre que la Mère des Eglises, Rome, « multipliait les démonstrations en l'honneur de l'invincible athlète qui, sur le gril ardent, avait prié pour sa délivrance. Non contente d'insérer son nom au Canon sacré, elle entourait l'anniversaire de sa naissance au ciel des mêmes privilèges de solennité, de vigile et d'octave, que celui des glorieux apôtres ses fondateurs. Sur son sol empourpré du sang de bien d'autres témoins du Christ, chaque pas du lévite autrefois, chaque souvenir de Laurent voyait surgir une église attestant la gratitude spéciale de la cité reine. Parmi tant de sanctuaires rappelant à divers titres sa mémoire bénie, celui qui gardait le corps du martyr prenait place à la suite des églises du Latran, de Sainte-Marie de l'Esquilin, de Pierre au Vatican, de Paul sur la voie d'Ostie : St-Laurent-hors-les-murs complétait le nombre des basiliques majeures qui sont l'apanage réservé du Pontife romain... [1]. »

Grand saint, grand martyr, grande gloire de l'Eglise et par conséquent puissant intercesseur au ciel : voilà S. Laurent, le patron de votre paroisse.

II. — *Le recours à ce crédit par la prière*

Pourtant, si puissant que soit ce crédit de S. Laurent au ciel, il ne s'exercera en faveur de votre paroisse qu'à la condition d'y recourir par la prière.

Tel est, vous le savez, l'ordre établi par la divine Providence : rien que par la prière, Dieu, qui connaît tous nos besoins par le détail, veut pourtant

[1] Georges Goyau, *Lourdes, ville sainte*.

[1] Dom Guéranger, *Année liturgique*, 10 août.

que nous lui disions : « Notre Père qui êtes aux cieux... »

Aux chants et aux manifestations de votre allégresse paroissiale, ajoutez donc aujourd'hui surtout la prière fervente de votre cœur pour que S. Laurent exerce effectivement son patronage sur votre paroisse, sur ses membres et sur ses œuvres.

Priez-le pour vos prêtres : votre pasteur et votre clergé. Ne fut-il pas le diacre dévoué de Sixte II, dévoué jusqu'à la mort où il aurait voulu le devancer ou du moins l'accompagner ? Il est dans sa mission céleste de continuer aux pasteurs des âmes son entier dévouement dans la lourde charge qui est la leur.

Priez-le pour les fidèles. Sa qualité de diacre le mettait plus immédiatement en rapport avec les chrétiens de l'Eglise de Rome. Il les servait — c'est ce que signifie originairement ce mot de diacre — avec tant de zèle qu'il avait gagné toute leur sympathie, dont témoigne la vénération rendue à sa mémoire. Il est encore plus à même dans le ciel de se mettre au service des âmes.

Priez-le plus spécialement pour les malades, les infirmes, les souffrants parmi ces fidèles. Vous savez en quelle haute estime surnaturelle il tenait ces membres souffrants de Notre-Seigneur. Quand le préfet de Rome, Cornelius Sæcularis, lui donna ordre de livrer à son tribunal tous les trésors de l'Eglise dont il avait la garde, le saint diacre rassembla autour de lui tous les pauvres et tous les infirmes de la ville et il dit fièrement à son persécuteur : « Viens avec moi et admire les richesses sans pareilles du sanctuaire de notre Dieu. » Et parmi les nombreux miracles attribués à sa vertu de thaumaturge, que de guérisons inespérées nous signale son histoire !

Priez-le davantage encore pour ces plus grands malades que sont les pécheurs. Sa patience avec ses bourreaux auxquels il disait sur son gril ardent : « Voilà un côté cuit à point ; retournez-moi sur l'autre, » marque assez la miséricorde dont il usait à l'égard des pécheurs à l'exemple de son Maître. Aussi s'entremettra-t-il auprès de cette miséricorde divine pour la conversion de ces âmes éloignées, afin que se réalise chez vous la parole du bon Pasteur : qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un Pasteur.

Priez-le pour vos œuvres, qui sont l'âme et la vitalité du groupement paroissial. Ce fut sa gloire d'organiser l'Eglise de Rome sous l'impulsion du pape Sixte II. Sa protection est donc acquise pour donner un nouvel essor aux associations de toute sorte qui font l'armature d'une paroisse.

* *

Jamais peut-être comme à notre époque on n'a prêché l'esprit social. N'est-ce pas justement parce que nous périssons d'individualisme et d'égoïsme ? Dans la dure bataille de la vie, chacun semble ne plus songer qu'à soi.

La paroisse forme une grande famille sous la direction de ses prêtres. Si nous sommes profondément catholiques, nous devons avoir bien vif au cœur ce sentiment de la famille religieuse toute groupée aujourd'hui à l'église, la maison du Père commun, notre maison à tous.

Dans une famille on ne fait qu'un, on s'entr'aide, on vit les uns pour les autres. Prions donc aujourd'hui de tout notre cœur S. Laurent, le grand protecteur de notre famille paroissiale, pour qu'il veille sur elle comme il veilla sur l'Eglise de Rome et que tous nous nous montrions dignes d'un si haut patronage. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XXXV

S. APOLLINAIRE : LA MORT

Mes frères,

Sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, l'apôtre Pierre avait décidé de conquérir le monde à la foi. Pour s'assurer l'Orient, il établit d'abord son siège papal à Antioche. Dès qu'il fut venu s'installer dans cette ville, il s'attacha à la conversion des âmes et réussit notamment à gagner au Christ celle d'Apollinaire, que la divine Providence avait secrètement prédestiné à braver, presque sans cesse, les tourments et la mort pour assurer le triomphe de la vérité.

Apollinaire s'attacha si étroitement à son père spirituel que, lorsque celui-ci résolut d'affronter à Rome même l'omnipotence des Césars, il ne voulut point se séparer de lui. Tous deux partirent et collaborèrent pendant un certain temps à répandre le saint Evangile dans la Ville éternelle.

Mais au fur et à mesure que la foi se propageait, il fallait viser à atteindre des contrées de plus en plus lointaines ; pour cela il devenait indispensable de se séparer les uns des autres. Pierre songea à envoyer son compagnon sur les rivages de l'Adriatique. Quoi qu'il pût lui en coûter, Apollinaire s'inclina devant l'ordre de son chef, des mains duquel il reçut la consécration épiscopale. Il se mit en route pour Ravenne, où il fixa le centre de ses missions.

Les efforts de son zèle, secondés par la grâce de Dieu, aboutirent à créer un tel mouvement d'opinion en faveur du christianisme que les prêtres des idoles commencèrent à s'en effrayer. Pour réduire l'évangélisateur au silence, ils s'emparèrent de lui et le rouèrent cruellement de coups.

De tels procédés étaient peu efficaces pour briser la fidélité des martyrs. Aussitôt rendu à la liberté, le pontife se remit à sa tâche avec une ardeur renouvelée. Pour attester l'authenticité et la divinité de sa mission, le ciel lui permit d'opérer des miracles. Un des personnages les plus notables du pays, appelé Boniface, était depuis longtemps muet : il recouvra la parole sur l'intercession de notre saint. Mais ce personnage souffrait de voir sa fille exposée sans cesse à d'étranges crises et à

d'épouvantables convulsions. Apollinaire fut consulté de nouveau et reconnut que l'enfant était possédée du démon. Il pratiqua aussitôt les exorcismes habituels et eut la joie de délivrer la pauvre victime.

Des prodiges pareils auraient dû lui gagner l'admiration et la confiance de tout le peuple. Mais l'esprit des hommes est généralement si pervers qu'il s'offusque de tout ce qui le dépasse. On soupçonna l'évêque d'être un magicien et d'opérer ses guérisons grâce à d'infâmes sortilèges. La rumeur publique se déchaîna contre lui et il fut, une fois de plus, emprisonné.

Quand il s'agissait des chrétiens, la geôle n'était souvent que l'antichambre du gibet. Cependant l'heure n'était pas venue où Apollinaire devait verser son sang pour la cause du Christ. Après l'avoir longuement flagellé, ses bourreaux le contraignirent à marcher pieds nus sur des charbons ardents. Mais ils s'aperçurent avec stupeur que ce supplice ne lui causait aucune blessure. Alors, éperdus, honteux peut-être, ils l'expulsèrent de la cité.

Le véritable courage n'exclut point une sage prudence. Apollinaire comprit que les passions étaient trop excitées contre lui pour qu'il pût remplir utilement son ministère. Il voulut leur donner le temps de s'apaiser et, après s'être caché quelque temps avec un groupe de fidèles afin de faire perdre ses traces, il partit pour l'Emilie, province de l'Italie centrale.

De nouveaux périls l'attendaient là. Quand il arriva, un patrice, nommé Ruffin, pleurait sur le cadavre de sa fille, que la mort venait de lui ravir. Emu de charité chrétienne, le saint usa de son surnaturel pouvoir et rendit l'enfant à la lumière. Il eut la consolation de constater que le sens profond de ce miracle avait été compris de Ruffin, qui abjura l'idolâtrie avec sa famille entière et s'inclina sous la loi de Jésus.

Mais l'ennemi, toujours aux aguets, s'irrita de ces conversions. Dénoncé au préfet de la ville, Apollinaire fut saisi et conduit au prétoire de ce magistrat. Il s'entendit menacer des peines les plus graves s'il ne cessait aussitôt une propagande jugée criminelle. Naturellement cette défense le laissa tout à fait indifférent et il continua à préférer les ordres de Dieu à ceux des hommes.

Transporté de fureur, le préfet envoya ses satellites à la recherche de l'évêque et, quand on le lui eut amené pour la seconde fois, commanda qu'il fût étendu sur un chevalet de torture. Apollinaire, malgré la douleur, resta inébranlable dans sa foi comme dans ses résolutions. Alors on inonda d'eau bouillante ses plaies qui saignaient encore ; on lui fracassa les mâchoires à coups de grosses pierres ; puis on le chargea de lourdes chaînes de fer et on le jeta dans l'obscurité d'un cachot. Une fois de plus, la menace du trépas était suspendue sur sa tête ; mais une fois de plus le saint la méprisa, parce qu'il avait mis toute son espérance dans le Très-Haut.

Le Seigneur attendait de lui d'autres témoignages encore. Il inspira à ses ennemis d'épargner leur victime. Par une mesure relativement clémente, en ces temps féconds en atroces rigueurs, après l'avoir laissé quatre jours sans aucune sorte de soins, on chargea notre saint sur un navire qui devait le porter sur de lointaines plages d'exil. Mais la Providence avait d'autres vues. Un naufrage opportun jeta le vaisseau sur les côtes de Mysie, et Apollinaire, ainsi délivré, se remit à son œuvre d'évangélisation, d'abord sur les rives du Danube, puis jusqu'au milieu de la farouche Thrace.

Il se trouvait à Sérapis lorsque le démon se chargea de déceler sa présence. L'oracle du temple, que les païens consultaient fréquemment, déclara en effet qu'il ne donnerait plus aucune réponse tant que se trouverait dans le pays un disciple de l'apôtre Pierre. On se livra aussitôt à de minutieuses investigations ; après bien des perquisitions, on découvrit le témoin du Christ, à qui l'on enjoignit de reprendre la mer sans plus tarder.

Apollinaire pensa qu'il pouvait tenter de rentrer dans sa cité épiscopale de Ravenne ; mais aussitôt après son retour les mêmes prêtres du paganisme qui l'avaient persécuté jadis s'animèrent de nouveau contre lui et firent si bien que l'évêque fut arrêté, puis mis sous la garde d'un centurion. Toutefois la rage impie n'avait pas tout prévu. L'officier chargé de la surveillance d'Apollinaire était précisément chrétien, c'est dire qu'il s'empressa de relâcher son vénérable prisonnier.

Ce dernier s'éloignit une nouvelle fois de la région où il voulait répandre le bonheur et où on l'accueillait d'une manière si hostile, lorsque ses ennemis s'avisèrent que le meilleur moyen de se débarrasser d'un si redoutable contradicteur était de le massacrer sans plus de délai. Des satellites, lancés à sa poursuite, le rencontrèrent en rase campagne et l'assaillirent si sauvagement qu'ils le laissèrent pour mort sur la route. Apollinaire, cependant, respirait encore. Quelques fidèles vinrent le relever et lui prodiguèrent leurs soins. Mais au bout d'une semaine il expira entre leurs bras, en les exhortant à cette persévérance sainte dont il avait donné tant de preuves en face de mille périls.

II

Si la religion de Jésus a pu s'établir en ce monde, malgré les persécutions odieuses et les contradictions de toutes sortes, cette merveille doit être attribuée à la souveraine puissance de Dieu d'abord, mais aussi à la fermeté prodigieuse des martyrs. C'est par milliers et par milliers que l'on dénombre ceux qui ont sacrifié leur existence pour maintenir l'affirmation de la foi. Prions Dieu qu'il nous donne la grâce d'être prêts, nous aussi, à affronter le trépas plutôt que de lui déplaire.

Il faut pour cela une énergie qui dépasse les forces terrestres, car humainement il n'y a rien de

plus insupportable que l'idée de la mort. Elle nous représente un ensemble de souffrances et d'angoisses qui auront leur aboutissement fatal dans la dissolution de notre être, dont le corps sera livré aux vers et aux humiliations du tombeau, tandis que la partie spirituelle devra soutenir le plus rigide des jugements, dans la crainte des sanctions divines. Tout conspire donc à nous épouvanter, lorsque nous nous attardons à cette méditation du sort qui nous attend. Et cependant il est bon que nous ayons, de temps à autre, le courage de regarder en face ce terme où nous tendons, parce que la mort est l'instant capital de la vie, celui qui fixe notre éternité et auquel il importe, par conséquent, que nous nous préparions sans plus tarder.

Une première constatation s'impose : nous mourrons tous. Point n'est besoin d'insister sur ce principe que l'expérience journalière nous a suffisamment démontré. Et pourtant, tout en étant convaincu qu'il n'échappera pas à la règle commune, chaque homme se flatte que la formidable échéance sera, pour lui, reculée jusqu'à l'extrême vieillesse. Cette perspective pourra se réaliser, sans doute ; mais combien c'est incertain, improbable même ! Rassemblez plutôt vos souvenirs : que de camarades de votre jeunesse ont été moissonnés avant même la fin de leur enfance ! Que de parents, que d'amis sont tombés dans la pleine force de l'âge, au moment où ils comptaient vivre de longs jours heureux ! Dès que l'on parvient à la période de la maturité, on s'étonne d'être obligé de se considérer comme un des rares survivants de l'immense et incessante hécatombe.

Il serait donc illusoire de se fier à l'espérance d'une longévité que rien ne saurait nous garantir, d'autant moins que nous ne sommes même pas assurés de voir se terminer le jour qui, pour nous, a commencé à luire. Et cette chimère est dangereuse, en ce sens qu'elle nous incline à retarder le règlement des affaires de notre conscience et nous expose à être surpris en état de péché mortel.

Nous ne sommes nullement certains, en effet, d'être prévenus un certain temps d'avance, par la grâce d'une maladie qui laisserait notre esprit lucide, de l'heure où Dieu viendra nous demander des comptes. Qui nous assure qu'avant ce soir un accident, une mort subite n'aura pas fauché quelqu'un d'entre nous ? Et nous ne sommes pas plus à l'abri que nos voisins de cette redoutable éventualité. La conclusion qui s'impose est donc que nous devons nous tenir toujours prêts à répondre à la sommation sans appel.

N'importe quel homme d'une prudence simplement moyenne aime à tenir ses affaires en ordre et conserve dans un de ses tiroirs un testament en bonne forme, afin de parer par avance aux difficultés qui autrement risqueraient de surgir après sa disparition. Cela est sage autant que louable. Mais cette préoccupation naturelle ne nous est-elle pas l'indication significative de ce que nous devons faire au point de vue de notre âme ? S'il importe que nos héritiers trouvent après nous une succession claire, qui les mette à l'abri des litiges et des procès, il importe bien plus encore que nous ne nous présentions pas devant le Seigneur avec une conscience trouble, peut-être même criminelle.

Vous savez ce dont il s'agit : d'une éternité malheureuse dans l'enfer ou d'un bonheur sans fin au paradis. Si l'on était intimement pénétré de cette vérité, pourtant incontestable puisqu'elle est garantie par l'affirmation infaillible de Dieu, on ne pourrait supporter de rester un instant en état de faute grave, puisque chaque seconde ainsi écoulée nous tient sous le coup du plus effroyable des périls.

Le remède, d'ailleurs, est si facile que l'on se demande pourquoi trop de gens tergiversent avant de l'employer. Il suffit provisoirement d'un acte de contrition vraiment parfaite ; il suffit normalement d'une confession loyale et repentante, vivifiée par le ferme propos de mieux se conduire à l'avenir, pour nous libérer de toutes nos dettes à l'égard de la divinité et pour nous rendre nos droits au ciel. Qu'attendons-nous donc pour accomplir ce geste, qui met à l'abri de toute surprise, et que l'on peut renouveler aussi fréquemment qu'il est nécessaire ?

En plus de son immense avantage pour notre destinée définitive, il a de plus ceci de bon que, dès maintenant, il nous assure la paix. Dépouillée des craintes qui l'environnent, la mort en effet n'a plus rien de terrible. Envisagée sous l'angle de la foi, elle apparaît même comme souriante et souhaitable. Elle nous privera sans doute des affections de ceux qui nous entourent, des richesses ou de la situation que l'on a mis si longtemps à obtenir. Mais quelle n'est pas la fragilité de ces biens que le moindre accident peut, du reste, nous enlever à toute heure ? En échange des mesquins horizons de la terre, la mort ne nous ouvre-t-elle pas les radieuses perspectives du ciel où nous retrouverons l'immense famille des enfants de Dieu avec les trésors de gloire que le Seigneur réserve à ses élus ?

Entre la pauvre existence de ce monde, si mêlée de deuils, de déceptions, de ruines et de hontes, et la vie éternelle, l'hésitation n'est pas possible. Mais si l'on veut être sûr de parvenir au but triomphal, il faut savoir s'y préparer à l'avance, sans compter vainement sur je ne sais quel sursaut de ferveur, à la dernière heure, sursaut d'autant plus improbable que la désagrégation alors commencée de nos organes contrariera probablement l'élan craintif de notre âme apeurée.

L'Evangile affirme que l'arbre tombera du côté où il penche. Il nous faut donc nous habituer à pencher du côté de la vertu, de la pureté, de la piété, afin de tomber, au moment fixé par le Maître, du côté des saintes récompenses. Cette ligne de conduite est évidente : c'est à nous de nous y conformer pratiquement.

XXXVI

S. DOMINIQUE : LA PAROLE DE DIEU

Mes frères,

Quelque temps avant la naissance de son fils, la noble dame Gusman, qui allait devenir la mère de S. Dominique, eut un songe étrange. Il lui sembla qu'elle apportait au monde un chien qui, dans sa gueule, tenait une torche enflammée dont l'éclat illuminait l'univers entier. Ce symbole était si singulier que l'on renonça à en trouver l'explication pour le moment ; longtemps après, les événements démontrèrent que le chien représentait la fidélité à la doctrine, le flambeau l'illumination de la parole sainte et que tout cela se rapportait au petit enfant qui allait naître pour la sanctification d'un grand nombre d'hommes. Cela se passait dans la petite ville de Calaregua, dans la province espagnole de Burgos.

I

L'enfant prédestiné naquit et son enfance se passa, douce et paisible, dans l'étude et la prière. Après de brillantes études à Palencia, Dominique reçut les Ordres sacrés et fut aussitôt promu à la dignité de chanoine de la cathédrale d'Osma. Son évêque, Diégo, n'avait pas tardé à deviner les qualités éminentes du jeune prêtre ; aussi, se trouvant chargé d'une importante mission à Rome, voulut-il se faire seconder par lui. Une fois leurs affaires réglées, les deux voyageurs revinrent, sans trop se presser semble-t-il, en passant par le Midi de la France, que ravageait alors l'hérésie des Albigeois.

Au cours de ce voyage, lent comme la plupart de ceux qu'on effectuait alors, le chanoine de Gusman eut le loisir d'étudier de près la néfaste doctrine qui menaçait de s'étendre. Il se prit de pitié pour tant d'âmes égarées par les sophismes ou les rages sectaires et il résolut de s'attacher à leur conversion. Ce n'était pas chose aisée. Les Albigeois, que l'on désigne ainsi à cause de la ville où ils avaient établi leur principal centre d'influence, mais qui s'appelaient eux-mêmes orgueilleusement les « Cathares, » c'est-à-dire les purs, avaient entrepris de bouleverser non seulement les bases de l'état social, mais jusqu'aux dogmes essentiels de l'Eglise. Ils admettaient l'existence d'un principe mauvais, Jéhovah, auquel s'opposait le principe bon du Christ, en qui ils ne reconnaissaient que la plus parfaite des créatures. Aucune extravagance ne les arrêtait : ils croyaient en la métempsychose, s'abstenaient du mariage, pratiquaient un végétarisme austère et ne reconnaissaient qu'un unique sacrement, le « consolamentum, » que, du reste, les « parfaits » étaient seuls admis à recevoir.

Nous ne les suivrons pas à travers le dédale de leurs divagations et de leurs blasphèmes, si redoutables qu'Innocent III avait pu dire d'eux : « Les Cathares sont plus dangereux que les Sarrasins. » Le troisième concile de Latran avait fulminé contre eux l'anathème et invité les chrétiens à une croisade, afin de réduire le comte Raymond VI de Toulouse qui avait pris le commandement des armées hétérodoxes. Cette guerre religieuse a rendu célèbre le nom de Simon de Montfort ; mais si la puissance matérielle des révoltés y fut brisée irrémédiablement, il n'en resta pas moins que les germes d'erreur continuaient à se développer secrètement au fond de beaucoup d'âmes.

Ce que la force des bataillons ne pouvait faire, Dominique entreprit de le réaliser par la puissance de la persuasion et l'autorité de la prière. Ce fut alors qu'il institua la dévotion du saint Rosaire, que tout le monde connaît, car il comptait sur le secours de la Vierge Marie pour ramener au bercail les brebis indociles et errantes. Il avait remarqué que les rebelles protestaient contre l'opulence (quelque peu exagérée, convenons-en) de certains prélats et qu ils affectaient une pauvreté assez souvent, d'ailleurs, hypocrite. Il comprit qu'il n'aurait d'influence sur les masses populaires que s'il joignait à ses exhortations l'exemple d'un véritable disciple du Christ, pauvre, pénitent et mortifié.

En 1206, il fonda le premier monastère de Prouille, destiné à recueillir et à préserver des jeunes filles, mais qui en réalité doit être considéré comme la première origine du grand Ordre des Frères Prêcheurs. Car bientôt de nombreux compagnons s'adjoignirent à Dominique pour partager les labeurs de son zèle. Avec l'aide de l'évêque Foulques, un couvent de prêtres fut établi à Toulouse et, malgré les difficultés qui provinrent de ce que le Concile de Latran avait interdit la formation de nouveaux Instituts religieux, le pape Honorius III approuva la congrégation nouvelle.

Celle-ci se propagea avec une rapidité merveilleuse. Quatre ans après, on pouvait tenir à Bologne le premier chapitre général et fixer une constitution définitive. Puis ce fut la fondation de la branche féminine des dominicaines. Plus tard encore, l'établissement du Tiers Ordre, nommé d'abord la « Milice du Christ, » permit d'agréger à la société des fidèles que les exigences de leur situation retenaient, dans une certaine mesure, au milieu du monde.

La Providence faisait éclater sa protection sur les religieux de S. Dominique et sur leur fondateur lui-même, qui reçut la grâce d'opérer des miracles et, notamment, à Rome, ressuscita trois morts. L'action des Frères Prêcheurs accomplit un bien social et religieux dont on ne saurait mesurer la portée. Parallèle à celle des Frères Mineurs, que venait de fonder le grand patriarche S. François d'Assise, elle se multiplia pour remédier à tous les maux d'une époque profondément troublée.

Loin de se considérer comme rivaux, les deux fondateurs, Dominique et François, s'étaient au contraire pris d'une amitié surnaturelle, à la suite

d'une rencontre imprévue, car l'un et l'autre ne désiraient que la gloire du Seigneur Jésus. Cette double influence subsiste encore de nos jours, et elle n'est pas près de s'éteindre dans l'Eglise.

Nous ne pouvons entrer dans tous les détails d'une vie aussi pleine d'œuvres que celle de Dominique Gusman. Moins encore pouvons-nous retracer les magnifiques moissons que ses enfants ont recueillies par l'incessante prédication qu'ils perpétuent à travers le monde. Le but principal de leur Père était de répandre à profusion la vérité de l'Evangile. On s'y employa par tous les moyens possibles, y compris celui de la sainte Inquisition, que nos adversaires ont si mal compris et si bassement calomnié. Il n'y a plus, maintenant, que des sots pour rééditer les légendes qui, au siècle dernier, rôdaient autour du respectable Torquemada. Tous ceux qui, à défaut de spécialisation dans les questions religieuses, connaissent réellement l'histoire, savent au contraire que, sans l'énergie douce et prudente des inquisiteurs dominicains, l'Europe eût risqué fort de revenir à l'islamisme, au judaïsme, c'est-à-dire au seuil de la barbarie.

S. Dominique comprenait bien ce danger et c'est pour cela qu'il s'employa, jusqu'à l'extrême limite de ses forces, à développer son Ordre qui formait un des principaux remparts de la catholicité. Il prêchait d'exemple, d'ailleurs, se montrait à ses frères comme le plus humble, le plus mortifié, le plus zélé, le plus pieux de tous. Au moment de son agonie, à Bologne, il réunit ses compagnons pour une exhortation suprême, puis il ferma les yeux, entouré de prières, pour aller recueillir dans l'autre vie la palme si laborieusement gagnée.

II

On ne saurait parler de lui sans songer aussitôt à ce ministère de la parole de Dieu qu'il a tant contribué à diffuser à travers la chrétienté entière. L'apostolat de la prédication a une extrême importance pour assurer le salut des âmes. Sans doute, il ne confère pas la grâce par lui-même, comme les sacrements, mais il dispose les cœurs à mieux pratiquer leur religion et, quand il s'agit des ignorants et des incrédules, c'est lui qui les amène à la foi.

Un axiome de la philosophie antique disait que l'on ne saurait avoir le désir de ce que l'on ne connaît point : « Ignoti nulla cupido. » Rien de plus exact, non seulement dans l'ordre naturel, mais aussi dans celui des réalités spirituelles. Comment pouvez-vous être prêts à servir Dieu et à l'aimer, si vous ne savez même pas qu'il existe ? Comment obéirez-vous à ses préceptes, si sa loi vous est inconnue ? Et comment apprendrez-vous tout ce qui concerne le Seigneur, si ce n'est par l'intermédiaire des écrivains et des orateurs sacrés, qui vous démontreront toutes les vérités nécessaires à l'obtention de la vérité salvatrice ? Il est bien difficile, et pratiquement impossible, que la généralité des fidèles puisse effectuer par elle-même l'ensemble d'études philosophiques, linguistiques, exégétiques, théologiques, et tant d'autres, qui permettent d'asseoir la foi sur d'irréfragables motifs de crédibilité. Force est donc de s'en remettre à des spécialistes qui effectueront tous les travaux préliminaires, qui déblaieront le terrain et qui viendront ensuite exposer au public le résultat de leurs labeurs.

Remarquez bien qu'ils ne demanderont nullement à être crus sur de simples affirmations, bien au contraire. Appuyés sur les sciences profanes et sacrées, sur les textes de la Révélation comme sur les résultats des expériences humaines, ils apporteront des preuves de tout ce qu'ils allèguent. Ils chercheront ensuite à mettre ces questions si hautes et souvent si difficiles au niveau de leurs divers auditoires, de façon que tout le monde, depuis les plus doctes jusqu'aux plus humbles, puisse en toute loyauté se déclarer convaincu. Ils parleront dans tous les dialectes, depuis les langues raffinées de l'Europe lettrée jusqu'aux idiomes des sauvages ; ils utiliseront, entre mille méthodes, celles qui s'adapteront le mieux à l'intelligence de ceux qui les écoutent. Et comme la prédication orale serait insuffisante pour atteindre l'universalité des foules, ils y joindront cette prédication écrite, cette multitude de livres, de revues, de brochures, de journaux même, qui apporteront plus de clarté dans les esprits. Rien ne sera négligé pour introduire la certitude et la science dans les âmes, afin de convertir les unes et de conduire les autres à un plus haut degré de perfection.

Depuis les apôtres jusqu'à nous et parmi ceux qui se succéderont à travers les âges futurs, l'Eglise n'a négligé et ne négligera rien pour convaincre et pour entraîner. Elle remplit donc tout son devoir. Mais quelle que soit l'étendue de ses efforts, elle ne peut atteindre à son but qu'avec la collaboration de tous ceux qui ont l'obligation de suivre ses enseignements. Et c'est ici, m. f., que commencent vos responsabilités. A quoi servirait-il de prêcher dans le désert ou, ce qui revient au même, dans des églises vides ?

La charge de la parole de Dieu, qui incombe normalement à l'Eglise enseignante et aux prêtres légitimement autorisés, a pour corollaire et contrepartie la nécessité, pour les fidèles et même pour tous les hommes, de se documenter sur les mystères de la foi. Nul, en effet, ne peut se désintéresser de l'affaire la plus importante du monde, puisqu'elle concerne à la fois la gloire de Dieu, les bases pratiques de la morale et l'immortel destin de chacun. Quiconque a entendu parler, même vaguement, de l'existence de Dieu et de la religion catholique, serait coupable s'il ne cherchait pas, dans la mesure de ses possibilités, à reconnaître la vérité. Et quant aux chrétiens, ils sont également tenus de scruter sérieusement les dogmes et les préceptes qui forment l'orientation de leur vie.

Que l'on ne vienne pas prétendre qu'on est assez fort en religion parce que, dans son enfance loin-

taine, on a appris ce petit catéchisme qui prépare à la communion solennelle. Le catéchisme, certes, est une prédication excellente, indispensable; mais il ne représente qu'un minimum provisoire. En effet, comme il s'adresse à de petits enfants dont l'intelligence est encore à peine entr'ouverte, il ne leur donne que les éléments réduits de la science spirituelle et il est contraint de procéder plutôt par affirmations basées sur le principe d'autorité que d'après une méthode probante de raisonnements. Il constitue un point de départ merveilleux. Mais plus tard, au fur et à mesure que la raison se développe chez les hommes, il doit être repris, complété, expliqué, et c'est ce à quoi s'appliquent les prédicateurs que vous êtes conviés à entendre. Vous ne serez jamais trop savants dans la doctrine du ciel, qui doit vous conduire à des résolutions tangibles. Or vous ne parviendrez à posséder un corps de connaissances suffisantes que par l'audition des orateurs sacrés et la lecture réfléchie des ouvrages qui développent les problèmes de l'au-delà.

Il résulte de ces considérations que, loin de vous dérober à l'enseignement de la doctrine sacrée, loin de rechercher, par paresse, les messes où l'on ne prêche pas, afin d'économiser quelques minutes que vous gaspillez si facilement en toutes autres circonstances, vous devez être avides, ne serait-ce que dans votre propre intérêt, d'entendre la voix du Seigneur, qui se manifeste par l'intermédiaire des délégués envoyés à cette fin par la Providence.

Et cette voix, vous ne vous contenterez pas de l'écouter d'une manière banale. Vous l'accueillerez avec un respect profond, parce qu'elle émane de Dieu. Sans doute, sur tel point de détail, un prédicateur peut errer ; mais dans son ensemble, la prédication de l'Eglise est basée sur l'infaillibilité qui vient de Dieu. Sans doute aussi, tel orateur peut être plus ou moins intéressant que tel autre ; mais vous n'êtes pas là pour apprécier les qualités littéraires d'un discours ; il suffit que vous en recueilliez les fruits de salut.

Vous recevrez encore la parole de Dieu avec amour et gratitude. Avec amour, car elle est une manifestation de la tendresse de Celui qui daigne vous éclairer; avec reconnaissance, car elle ne vise qu'à votre bien. Vous l'accepterez enfin avec obéissance, parce qu'il ne suffit pas de connaître la loi : il faut la réaliser, dans chacun des actes de sa vie. Autrement on mériterait la condamnation portée par Notre-Seigneur contre les Juifs : « Si je n'étais pas venu leur parler, ils ne seraient pas coupables, mais maintenant leur péché est sans excuse. » (Jo., xv, 22).

VARIA

Pour la bénédiction d'une chaire

LA PUISSANCE DE LA PAROLE DIVINE

> ***Locutusque est Dominus ad Moysen dicens : Facies et propitiatorium de auro mundissimo... inde præcipiam et loquar ad te.***
>
> **Le Seigneur dit à Moïse : Tu me fabriqueras un propitiatoire de l'or le plus pur... C'est de là que je te ferai entendre ma parole et mes préceptes. (Ex., xxv, 17-22).**

Mes frères,

Le saint livre que je viens de citer, l'Exode, nous raconte comment fut construite la première chaire que Dieu consacra au ministère régulier de sa parole exprimée par le langage humain. Déjà le Seigneur s'était entretenu avec l'homme, sous les ombrages du paradis, assis sur le banc hospitalier d'Abraham, dans le buisson ardent, au sommet de la montagne étincelante d'éclairs ; mais ni l'instrument ordinaire, ni le lieu habituel des révélations divines n'étaient préparés. Jéhovah ordonna à son serviteur Moïse de faire appel à la munificence dévouée de ceux à qui il avait départi la richesse et la notoriété parmi le peuple, de rechercher des ouvriers sages, intelligents et habiles, et de fabriquer une table de l'or le plus pur, surmontée de deux chérubins en même métal, qui serait placée au-dessus de l'arche d'alliance « et c'est de là, ajouta le Seigneur, que je te donnerai mes ordres et que je te parlerai. » Vous trouverez avec moi, m. f., l'image fidèle de votre chaire dans ce propitiatoire sacré. Votre zélé pasteur a vu répondre à ses désirs le dévouement religieux que d'antiques traditions immortalisent dans une noble famille et que la générosité et le goût le plus sûr pressent d'orner et d'achever votre magnifique église. Un ouvrier expert a été choisi, et le divin Maître a pris possession de ce chef-d'œuvre par la bénédiction qui vient d'être prononcée. C'est de là que désormais le Seigneur vous fera entendre sa parole et ses préceptes « *Inde præcipiam et loquar ad te.* »

Cette chaire n'est-elle pas elle-même, par sa forme, par ses sculptures, par ses beaux symbolismes, un organe puissant de la voix du Seigneur ? Vous l'aimerez encore comme le tabernacle de l'Evangile et de la science sacrée ; vous respecterez en elle aussi le trône d'une autorité que le prêtre tient de l'Eglise et de Jésus-Christ. Votre admiration, votre amour, votre obéissance répondront, pour votre salut, à l'hymne, au dogme, au précepte qui sortiront de votre chaire comme d'un instrument harmonieux, d'une lyre divine.

I

Tout parle dans le temple où s'assemblent les frères de Jésus-Christ ; dans l'église matérielle, les pierres elles-mêmes et le ciment qui les lie ont un langage. L'autel nous dit : sacrifice ; la cloche : prière ; l'orgue : louange, allégresse ; le confes-

sionnal : pardon. Ecoutons ce que nous exprime la chaire. Les degrés qui y conduisent et qu'enveloppent les contours d'une rampe ouvragée ne nous rappellent-ils pas ces ascensions spirituelles que Dieu a disposées dans l'âme du chrétien, qui monte vers la perfection avec le secours de la grâce et le courage des vertus chrétiennes, ou bien, si nos yeux s'élèvent du lieu de notre exil vers la patrie, ces différentes demeures, toutes plus élevées les unes que les autres, préparées pour les élus, suivant leur état de sainteté, dans la maison de notre Père céleste ?

Le corps de la chaire ressemble à cette fontaine mystique où va boire l'âme qu'altère la soif ardente de la vérité; tendue au-dessus de la tête du ministre de la parole, je vois la tente aérienne que Moïse fit dresser au-dessus du lieu sacré où parlait le Seigneur; la flèche richement ajourée qui la surmonte, ornementée de ses fleurs de bois, nous apprend que la parole de Dieu surpasse toute autre parole, qu'elle domine tous les bruits du monde, qu'elle doit être prêchée sur les toits et entendue des extrémités de la terre. Deux figures majestueuses ornent la chaire: ce sont les princes de l'Eglise, Pierre le chef des Apôtres, et Paul l'apôtre des nations. Ils ont conquis la terre par l'efficacité de la parole, ils ont vaincu le monde par l'autorité de la parole, ils sont morts pour la vérité de la parole. Le premier tient les clefs qui ouvrent ou qui ferment le paradis, suivant que le magistère infaillible de sa chaire de Rome a été obéi ou méprisé; le second porte le glaive pénétrant du génie divin, l'épée de ses invincibles Epîtres.

De même que jadis on voyait les hauts faits des héros gravés sur le pommeau des vaillantes épées ou sur les boucliers intrépides, nous contemplons en deux admirables bas-reliefs la reproduction des conquêtes pacifiques accomplies par la parole de Dieu. Que de fois, depuis la pêche miraculeuse de la mer de Tibériade, les filets du pêcheur ont été jetés avec succès sur les peuples ! Au sortir du Cénacle de la Pentecôte, le chef des Apôtres donne le signal, il jette le filet et convertit cinq mille Juifs. En moins d'un siècle, ses frères et ses disciples ont pêché toute la gentilité ; et jusqu'à la fin du monde, les papes, ses successeurs, seront des pêcheurs d'hommes.

Ce n'est pas que la parole divine ait dans ses accents victorieux rien qui flatte les passions ; elle n'a enrôlé non plus aucune armée à sa solde. Le divin Maître est ici représenté prêchant le sermon sur la montagne ; tels vous verrez vos prédicateurs vous parlant à cette place. Que dit la montagne et que dira la chaire ? Aux cupidités insatiables de richesses : bienheureux les pauvres ; à l'orgueil vindicatif : bienheureux ceux qui sont doux et miséricordieux ; aux hommes de plaisir : bienheureux ceux qui pleurent et bienheureux ceux qui sont purs ; aux persécuteurs : bienheureuses vos victimes ! Et, quand elles s'adresseront à vous, m. f., qui êtes les fidèles de Jésus Christ, la montagne de l'Homme-Dieu et la chaire du pasteur : « Que la lumière de votre vie chrétienne resplendisse au milieu des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils soient forcés, par ce spectacle, de glorifier votre Père qui est dans les cieux. » Langage merveilleux du monument élevé dans cette église ! Vous le comprenez, m. f., et l'admiration qu'il excite dans vos âmes les prépare à rendre l'hommage de leur amour au Verbe de Dieu revêtu des formes de la parole humaine. La chaire catholique en est le tabernacle.

II

L'intelligence sublime de S. Augustin a vu que la parole de Dieu n'était pas une moindre chose que le corps même de Jésus-Christ. « *Non est minus verbum Dei quam corpus Christi.* » C'est également ce qu'avait saisi le regard d'aigle de l'évangéliste S. Jean : « Avant tout existait le Verbe, c'est-à-dire la Parole, et la Parole était en Dieu, et la Parole était Dieu. » Nous savons, en effet, que la personne de Jésus-Christ est celle du Verbe incarné, autrement, de la Parole de Dieu unie à la nature humaine. Aussi, dans les premiers siècles de l'Eglise, le tabernacle de l'autel était-il divisé en deux parties : la première contenant le corps de Jésus-Christ ; la seconde, l'Evangile, pour enseigner aux chrétiens que la parole inspirée du saint livre méritait le respect que l'on doit à Dieu. Le grand évêque d'Hippone ne craint pas d'insister sur cette pensée, en disant que celui qui écoute avec négligence la parole de Dieu n'est pas moins coupable que celui qui laisserait tomber à terre, par sa faute, le corps de Jésus-Christ. J'ai donc raison d'affirmer que la chaire est un tabernacle, puisque c'est dans la chaire que l'Evangile est proclamé et expliqué ; conséquemment elle est le tabernacle de toute l'Ecriture inspirée et de la science sacrée qui en découle ; elle est, en un mot, le tabernacle, le ciboire d'où vous recevrez avec amour la nourriture spirituelle de la parole de Dieu.

Lorsque le prêtre y remplit le ministère de la prédication, vous devez reconnaître en lui Jésus-Christ qui vous parle. « Celui qui vous écoute m'écoute moi-même, a-t-il dit à ses Apôtres, et celui qui méprise vos discours méprise ma propre parole. » Vous la goûterez délicieusement, cette parole divine que vous distribueront dans son abondance, dans sa sévérité, dans son onction, les lèvres savantes de vos prêtres ; elle ne vous dira rien que d'éminemment salutaire ; écoutez-la, elle vous guidera mieux que la parole du monde qui vous égarerait. Nous ne l'ignorons pas, hélas ! la parole ennemie, le verbe diabolique élève aussi des chaires que l'Ecriture nomme justement des chaires de pestilence. Ce seront à certaines heures le livre ou le journal infâme, le cabaret mal tenu, toute réunion de libertins, le marché lui-même, les jours où l'impiété et l'immoralité prendront le masque des affaires. La parole qui s'en échappe comme une émanation malsaine est parfois lourde et brutale, et par là même facile à mépriser ; mais